

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 29

MONTREAL, 22 DECEMBRE 1894

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 6 CTS

NOEL! NOEL!



Il est né, le divin Enfant !
Soufflez, pipeaux ; chantez musettes !
Il est né, le divin Enfant,
Célébrons son avènement.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25
(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs
Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 22 DÉCEMBRE 1894



Un sceptre : bâton de sire.

Si les cerfs courent bien c'est qu'ils n'ont pas
de cors aux pieds.Etrange : quand un horloger fait un mouve-
ment il ne bouge pas.Quand chez un orateur le cœur parle, le chœur
des auditeurs applaudit.Au temps de la torture les magistrats étaient
toujours à côté de la question.Quand on est sujet aux rhumes, il vaut mieux
avoir l'âme bien trempée que son paletôt.Puisqu'une prune cuite est un *pruneau*, pour-
quoi une poire cuite n'est-elle pas un *poireau* ?Un crime peut être *commis* dans un magasin
mais il aurait de la peine à en devenir le *patron*.Ce n'est pas parce qu'on a une bonne servante
qui s'appelle "Justine" qu'il faut crier "Victoire."Les esprits frappeurs sont ainsi nommés parce
que ceux qui les invoquent ont un coup de mar-
teau.Renvoyer ses créanciers en leur faisant des
grimaces doit-être ce qu'on appelle payer de
mines.X... est un buveur impossible à abreuver ; du
matin au soir il boit ; dans le fleuve de la vie il
est toujours en aval.

SANS EXPÉRIENCE

Bouleau. — C'est égal ces Hollandais c'est pas
des hommes.

Rouleau. — Et pourquoi ?

Bouleau. — Pourquoi ? ils ont une reine de
treize ans ; a-t-on jamais vu des hommes se laisser
gouverner par une gamine ?Rouleau. — Comme on voit bien mon pauvre
vieux que t'as jamais eu de fille.

Dernières nouvelles de la guerre.

MOTS D'ENFANTS

Mlle Lili, âgée de trois ans, interroge son frère,
le petit Jacques, gentleman de sept ans.

— Qué c'est ça sur la table ?

— Des poireaux.

— Qué c'est ça des poireaux ?

Jacques réfléchit quelques instants, puis avec
conviction :— Des poireaux, dit-il, c'est des manches d'oi-
gnons.On ressent plus de plaisir à donner qu'à rece-
voir, disait une jeune mère à son petit garçon,
pour lui inspirer quelque sentiment de générosité.— Ça c'est bien vrai, mère, surtout pour les
taloques.Madame Veuve C... a trente ans et pas mal
de prétendants. Néanmoins, elle ne manque pas
à ses devoirs de mère.Chaque soir, elle dit à son jeune fils de faire
sa prière. Un jour bébé lui répond :

— Maman, pour qui faut-il prier ?

— Pour moi, mon bébé !

— T'as donc dit des bêtises ? demande l'enfant.
La mère n'a rien répondu.

CHIEN DE TEMPS

— Ouf ! Si je n'avais peur de décevoir les enfants...
mes enfants... c'est moi qui ne serais pas venu cette année.
Qu'est ce qui m'a donné un Montréal sans neige ? pas moyen
de faire avancer mes cerfs ! Jamais je n'aurais pu finir
mon ouvrage si je ne prenais quelquefois un bout de chemin
sur le fil du trolley : entre deux chars, on a le temps.

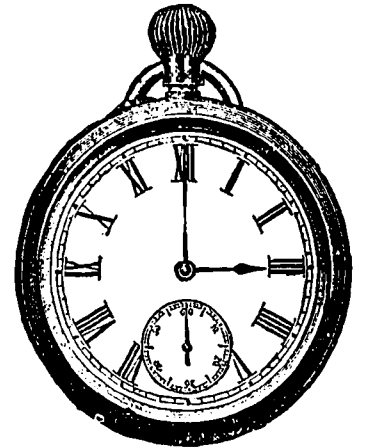
LES PRIMES DU "SAMEDI"

Dans sa dernière circulaire, LE SAMEDI annonçait à ses
lecteurs qu'il leur offrirait des primes, comme le font au-
jourd'hui presque tous les grands journaux illustrés des
Etats-Unis et de l'Europe.Ces primes consistent en objets d'utilité et de fantaisie
achetés des premières fabriques dans des conditions excep-
tionnellement avantageuses et livrés aux lecteurs du SA-
MEDI, quand ils sont vendus aux prix du fabricant.LE SAMEDI commence ce service de primes par les ar-
ticles suivants :

PRIMES POUR LES ABONNES

A tout abonné nouveau ou ancien qui renouvellera son
abonnement pour SIX MOIS, LE SAMEDI offrira une épin-
glette pour homme ou pour femme d'une valeur de \$1.50.A toute personne qui enverra au SAMEDI CINQ abonnés
nouveaux abonnements de 6 mois, LE SAMEDI offrira un
bracelet en argent solide d'une valeur de \$5.00.Chaque abonné recevra en plus l'épinglette ci-dessus men-
tionnée.

PRIMES POUR LES ACHETEURS AU NUMERO

Tout ache-
teur de 10 nu-
méros consé-
cutifs du SA-
MEDI qui ap-
portera à nos
bureaux DIX
coupons nu-
mrotés qu'il
trouvera à la
page 15, rece-
vra moyenn-
ant la somme
de \$1.50 une
montre de fa-
brication fran-
çaise, avec boi-
tior en métal
nickelé, 18 li-
gnes, à remon-
toir, mouve-
ment à cylin-
dre, 4 trous en
rubis avec ca-
dran à secon-
des, d'une va-
leur de \$3.50.Tout ache-
teur qui appor-
tera CINQ coupons, comme il est dit ci-dessus, recevra
moyennant cinquante centins, un bracelet ou une épinglette
d'une valeur de \$2.00.Ces primes pourront être vues au bureau du SAMEDI, 516
rue Craig.

AVIS POUR LES PRIMES

La vente des primes ci-dessus ne commencera
que le vendredi 28 décembre, au bureau du SAMEDI
516 rue Craig. Ce jour a été fixé pour permettre à
tous nos lecteurs de choisir leurs primes avec une
chance égale, quel que soit le jour qu'ils achètent
leur SAMEDI.

PREMIERS FROIDS

Lasse, bien lasse et défaillante,
Un bout de pain sec l'étouffant,
Elle tricote, la vaillante,
Des petits bas pour son enfant !La nuit s'avance et l'heure tinte
A quelque tour de monument ;
Mais sous sa lampe presque éteinte
Elle tricote éperdument !Le vent qui filtre sous la porte
De son taudis désespéré,
Lui gerce les doigts ; mais qu'importe ?
Elle tricote moins serré !La mièche charbonne et menace,
Presque veillante maintenant :
"Malheur !" fait-elle ; mais tenace
Elle tricote en tâtonnant !Car bientôt, car demain peut-être
Le froid, le froid noir peut venir :
Aussi songeant au petit être
Se presse-t-elle pour finir.Et quand elle s'endort vaincue,
C'est en poussant ce cri d'émoi :
"Pourvu que l'hiver cette année
N'aille pas plus vite que moi !"

PROVERBES DE NOEL

A Noël au balcon
A Pâques au tison.A Noël moucherons
A Pâques glaçons.Qui demande l'hiver avant Noël en de-
mande deux.Qui se chauffe au soleil, Noël, en ton
saint-jour, devra brûler du bois quand Pâ-
que aura son tour.

Ce n'est pas tous les jours Noël

LA VIE COURANTE

(Pour le SAMEDI)



D'UN NOEL A UN AUTRE

MADAME LANBOMÉE :



Le Club de raquettes de..... donne un cotillon mardi prochain ; chaque membre ayant droit à une carte d'invitation je me permets de vous en adresser une. J'espère que vous voudrez bien, ainsi que Mademoiselle Lanbomée, faire à notre club l'honneur d'assister à son premier bal.

Votre obéissant serviteur,

Samedi, 23 décembre.

RICHARD LAMOUREUX

Janvier 10.

MADMOISELLE LANBOMÉE :

Quelle délicieuse après-midi ! Ne pourrions nous pas nous rencontrer encore après demain au patinoir ? Dites, oui ! J'espère que vous n'avez pas eu froid, hier soir, — vous n'êtes réellement pas raisonnable de ne rien vouloir accepter pour vous envelopper ; si vous aviez attrapé froid, c'eût été de votre faute.

Je vous en prie, ne parlez plus de ces fleurs. Elles n'étaient pas la moitié aussi belles que je les désirais et certainement pas dignes de vous.

Comptant sur un oui, pour demain,

Je suis respectueusement,

RICHARD L.

Février 6.

MADMOISELLE MARGUERITE :

(Vous permettez, n'est-ce pas ?) Comme vous m'avez rendu heureux hier soir ! Pensez-vous réellement ce que vous m'avez dit ? Je suis rentré chez moi transporté. J'ai toute la nuit rêvé d'une douce et bonne personne aux yeux bruns si expressifs et le rêve est encore présent à mon esprit. Vous ne me gronderez pas de vous dire tout cela ? ce serait trop cruel après cette soirée inoubliable.

Puis je venir ce soir présenter mes respects à Madame votre mère ? Songez donc, il y aura ce soir vingt-quatre heures que je ne vous aurai vue !

Impatiemment,

RICHARD.

Juin 2.

MA CHÈRE MARGUERITE :

Si je vous aime ! Comment pouvez-vous me le demander ! Je vous aime comme jamais femme ne l'a été et ne pourra l'être et d'un amour qu'aucun homme ne pourra égaler et encore moins surpasser ! Vous êtes toujours présente à mon esprit et à mon cœur.

Que j'étais heureux ce matin, sur ce petit pont, vous écoutant parler en tenant votre charmante petite main entre les miennes ! Huit heures se sont écoulées depuis ce moment et cependant j'entends toujours votre voix.

Et vous demandez si je vous aime ! Oui, je vous aime, je vous adore et vous aimerai toujours. Êtes-vous contente maintenant ?

Votre,

R. L.

Juin 9.

MA CHÈRE DEMOISELLE LANBOMÉE :

Le plus simple des mortels se serait aperçu que ma présence à la partie de lawn-tennis d'hier vous était aussi désagréable qu'à Tancred Lefort ! Je le regrette sincèrement et vous promets de ne plus vous importuner à l'avenir. J'ai pour vous trop d'amitié pour ne pas chercher à vous être agréable en toute occasion.

Toujours

Sincèrement,

R. LAMOUREUX.

Juin 15.

Vous pardonner ! vous que j'aime plus que ma vie ! Naturellement ! et de tout mon cœur encore ! Votre billet, votre bon petit mot, m'a tout fait oublier. Ainsi vous ne pouvez souffrir ce pauvre Lefort ? C'est cependant un bon garçon ; mais que voulez-vous ça me rend fou de vous voir causer ou regarder qui que ce soit.

Ainsi je vous ai fait de la peine ? Je ne me le pardonnerai jamais ! Moi aussi, allez, j'ai bien souffert ; souffert comme vous ne pouvez vous l'imaginer.

Décidément je suis une brute, une parfaite brute, et c'est moi qui vous demande pardon à genoux. Dans moins d'une heure je serai aux vôtres implorant ce pardon que vous ne refuserez certainement pas à celui qui se repent et vous adore.

R.

Juin 30.

MA BIEN-AIMÉE !

Les mots me manquent pour exprimer mon bonheur ! Je ne me sens plus sur cette terre ! mon bonheur me fait entrevoir les beautés du paradis !

Penser que vous serez mienne ! que vous portez à votre petite main un petit filet d'or orné de pierres moins brillantes que vos yeux adorables et qui vous lie à moi pour l'éternité. Oh ! mon ange ! Je ne puis croire à tant de bonheur ! En suis-je digne ?

Comme il me sera doux de promettre de vous aimer et de vous protéger ! Bénies soient ces obligations ! Comme nous allons être heureux ! Notre lune de miel n'aura pas de fin ! Vos goûts sont les miens, vos volontés seront les miennes. Ah ! j'oubliais j'en aurai une que vous devrez subir. Jamais, mon adorée, nous ne nous séparerons. Quand vous serez ma femme, ma femme ! nous ne nous quitterons pas un seul instant.

Tenez ! il y a vingt minutes que je ne vous ai vue ! et il me semble qu'il y a une éternité. Je souffre ! J'arriverai presque aussitôt que le mesager qui vous portera ce mot.

Je vous embrasse, Marguerite, ma femme, comme je vous aime.

A vous jusqu'à ce que la mort nous sépare,

RICHARD.

UNE AUTRE ANNÉE.

Montréal, 22 décembre '91.

CHÈRE MARGUERITE :

Tu peux rester chez ton oncle aussi longtemps que cela te fera plaisir ; rien n'exige ta présence à la maison pour le moment. J'ai de plus besoin de tranquillité et me trouverai bien, jusqu'à ce que mon travail soit fini, de ne pas être dérangé par les cris de Richard. Ce n'est pas un reproche, mais il tient de sa mère, notre petit.

Le boucher, le laitier et le boulanger ont apporté leurs notes ; il y en a pour cinquante piastres pour un mois ; penses-tu vraiment que je fabrique de la fausse monnaie.

Certainement que non, je n'ai pas réassortir la verge d'étoffe qui te manque. Crois-tu que c'est là l'affaire d'un homme, et que je n'ai rien à faire ? Avec quoi paierai-je ta couturière si je me mets à courir les magasins pour toi ? J'envoie le tabac pour ton oncle. J'espère que sa goutte ne le gênera plus longtemps.

RICH.

TENDRESSES

Le gendre et la belle-mère se font, par hasard, des confidences.

—C'est égal, Ernest, dit la belle-mère, avouez que vous manquez de prévenances pour moi... Tenez..., je suis persuadée que je viendrais à mourir..., c'est à peine si vous vous dérangeriez pour aller à mon enterrement.

—Oh !... belle-maman..., essayez donc, et vous verrez !!! s'écrie sincèrement Ernest.



UN BRAVE



I

Papa.—Oh ! Henri, un grand garçon comme toi ! tu devrais être honteux d'avoir peur d'appeler le bonhomme Noël dans la cheminée. Écoute papa : " Bon petit père Noël apportez à Henri le tambour et le traîneau que le petit Jésus vous a donnés pour..."

BIEN RÉCOMPENSÉE

CONTE DE NOËL

C'est le soir ; la neige tombe à minces flocons ; aux devantures des magasins s'étalent les appétissantes victuailles qui serviront à fêter Noël.

Noël est là ; et, c'est par une nuit semblable que les mages, guidés par l'étoile, vinrent avec les bergers chanter l'hosanna dans l'étable de Bethléem.

Les mages cheminaient par une nuit pareille ; pareille, non, car les nuits d'Orient, même en décembre, sont poudrées d'astres d'argent, embau-

Lui n'a ni papa ni maman, et l'âtre n'est pas mées par les senteurs du jasmin ; et, parfois, un oiseau chanteur, caché dans un buisson de roses, jette aux échos ses trilles et ses roulades.

Hélas ! les nuits de décembre sont lugubres ; la bise souffle, cinglante comme un paquet de verges ; la neige entasse les suaires. La marche des promeneurs se fait silencieuse et traîtresse comme un pas de bandit.

Or, par ces heures glacées du crépuscule où les réverbères trouent la brume de leurs yeux sanglants, un enfant chemine.

Il va par les rues déjà désertes, longeant les maisons qu'il regarde d'un air d'angoisse, et serrant sous sa veste déchirée ses mains marbrées par le froid.

Il chemine du pas harrassé des noctambules, de ce pas si lourd, qu'appesantissent encore la faim, la fatigue et l'incertitude du gîte

Quand il croise un passant, il allonge sa petite main d'un air timide, mais l'autre passe en sifflant et l'enfant continue sa marche lassée.

Il est joli, ce vagabond, avec ses yeux intelligents et doux qui brillent dans sa figure amaigrie, mais sa course errante l'a fait si loqueteux et si boueux !...

La nuit est venue tout à fait. L'enfant, effrayé par l'ombre, tiraillé par la faim, s'assied et se met à pleurer.

Il pleure sans cris, sans sanglots, de ces larmes qu'arrachent l'irréparable désespoir et l'angoisse de l'heure qui vient. Puis, engourdi par le froid, il laisse tomber sa tête sur sa poitrine et s'assoupit.

Il est réveillé par une voix lointaine chantant un vieux Noël.

C'est un joyeux ouvrier qui, le travail achevé, se rend en hâte à sa demeure. L'enfant se souvient que c'est Noël ; qu'en cette nuit qui s'annonce si terrible, le vieux bonhomme viendra semer d'une main prodigue les jouets et les bonbons, dans les souliers placés devant l'âtre. L'abandonné connaît cette naïve légende faite par les papas et les mamans pour les enfants, qu'on adore, là pour qu'il y pose son soulier. N'importe, le bon Noël le verra peut-être, et, en passant y laissera tomber tout au moins un morceau de pain. L'en-

fant ôta son soulier troué, le met devant lui et s'endort dans la neige.

Il dormit longtemps, le petit misérable, et, pendant son sommeil, son bon ange, plus miséricordieux que les hommes, peupla ses rêves de visions féeriques : fleurs d'or et de pourpre, paradis enchantés, où gazouillaient des oiseaux d'azur, jouets innombrés qui s'amoncelaient près de lui, l'enfant vit tout cela, dans ces heures terribles et merveilleuses où son bon ange parlementait avec la mort qui voulait le prendre.

La mort, la froide mort, allait souffler sur cette âme frêle et l'éteindre comme on éteint une veilleuse, lorsque Noël passa.

Il n'était ni vieux ni courbé, ce Noël tant espéré.

Se présentant sous les traits d'une belle dame, il avait, au lieu d'une tête cheue, de grands yeux bleus souriants et tendres et une chevelure dorée.

Madame de Saint-Yves sortait d'un bal où elle avait obtenu un succès de beauté et de charme. Chaudement enveloppée dans ses zibelines, elle se blottit dans sa voiture et se mit à revivre les heures enivrantes où la danse l'emportait dans son tourbillon.

Soudain son cocher poussa une exclamation et arrêta ses chevaux. Il sauta à terre et s'approcha du banc où l'enfant, oublié du monde et de ses misères, commençait sa radieuse agonie.

Madame de Saint-Yves abaissa la glace de sa



II

Mais, à ce moment le bonhomme Noël, qui est propre et prudent, envoya une bouffée de vent dans la cheminée pour la nettoyer.

voiture et demanda ce qui se passait ; son domestique éleva jusqu'à elle la tête de l'enfant moribond.

Avec ses yeux vitreux et ses dents serrées, le petit être semblait mort. Madame de Saint-Yves poussa un cri de pitié ; elle ouvrit la portière et le fit placer sur la banquette. La voiture fila au grand trot vers l'hôtel.

Tout fut mis en usage pour rappeler l'enfant à la vie ; on le frictionna longuement, on introduisit quelques gouttes de cordial dans sa bouche convulsée, et la mort lâcha la proie qu'elle emportait déjà.

Longtemps après, dix-huit ans au moins, Madame de Saint-Yves était toujours la souverainement bonne mais le malheur avait blanchi ses cheveux et voilé l'éclat de sa beauté ; son mari l'avait ruinée et désespérée.

Lorsque un jour on le rapporta mort, celle-ci était plus pauvre que l'enfant recueilli par elle un soir de décembre.

Mais le sort se lassant de l'accabler lui a ménagé une compensation à tant d'injustes douleurs. Voyez-là passer, heureuse et fière, en s'appuyant sur l'épaule du beau garçon qui l'appelle sa mère.

Le brillant ingénieur qui vient d'exécuter de fameux travaux tant admirés, n'est pas son fils de par la loi du sang, mais il l'est par son cœur tout rempli d'elle, par son respect infini, par le

culte qu'il a voué à celle qui, le ramassa agonisant dans la neige et qui du petit mendiant des rues, fit un savant et un honnête homme.

JEAN B...

FABLE ORIENTALE

Trois aveugles désiraient voir un éléphant. La chose n'était pas facile. On leur amène un de ces animaux. L'un le touche à la trompe, l'autre lui touche le pied, le dernier saisit la queue.

—Il ressemble à un pilon, s'écrie le premier.

—Non, c'est un mortier, riposte le deuxième.

—Mais non, mes amis, reprend le troisième, c'est tout le portrait d'un balai.

CES BONS MENDIANTS

Deux passants sont accostés, rue Saint-Paul, par un individu à l'aspect minable, lequel leur expose, en leur montrant une enveloppe, qu'il écrit à son fils, qui est aux États Unis ; qu'il n'a pas d'argent pour affranchir sa lettre, et que si c'était un effet de leur bonté... etc.

Un de ces messieurs tire une pièce de cinquante et la remet à l'homme.

Alors, ce dernier, s'adressant à celui qui ne lui a rien donné, avec un accent intraduisible :

—Eh bien... et vous ?...

IMPERTINENCE

Elle.—Vous me regardez comme un tableau.

Lui.—Comme une peinture.

Elle.—Insolent !

LA SAGESSE DES NATIONS

—Moi, je préférerais épouser une petite femme plutôt qu'une grande.

—Pourquoi cela ?

—Dame, parce qu'entre deux maux il faut choisir le moindre.

UNE DÉFINITION

—Maman qu'est-ce que c'est que ça, le département des lettres mortes ?

—C'est le département où ton papa laisse les lettres que je lui donne à mettre à la poste.

Et Bébé regarde curieusement son papa.

Est-ce parce que l'amour meurt généralement jeune qu'on le représente sous les traits d'un enfant ?



III

Et papa s'est bien promis de lui envoyer ses ordres à l'avance par la poste ou le téléphone.

LA VEILLÉE DE NOËL DU VIEUX VLAS

CONTE RUSSE



La neige fouette les vitres, la bise siffle par la serrure, et dans la nuit, loin, loin par l'immense plaine, hurlent les loups. Le vieux Vlas est seul sous son toit, tandis que toutes les autres isbas (chaumières) du village, ou à peu près, sont pleines de rires, de chants, de cris d'enfant, de choes de verres et de vaisselle, car c'est la veillée de Noël.

Il s'est revêtu pourtant de son *armiak* (sorte de houppelande) des grandes fêtes, et il a préparé le traditionnel *pirog*, espèce de pâté pyramidal à la viande et à la choucroute. Puis il a répandu un peu de foin sur un coin de la table, jeté une serviette dessus, en guise de nappe, et planté une chandelle au sommet du pirog. Et, dans le coin des ikônes, il s'est assis auprès du frugal repas, sous l'image de la *Panagia* (Sainte Vierge), devant laquelle brûle le feu perpétuel.

Il songe au passé, et deux grosses larmes pointent à ses cils, y tremblent un instant, pour rouler lourdes le long de ses joues et se perdre dans la longue barbe blanche. Il songe à sa compagne, trépassée voici deux ans bientôt, et il songe à ses enfants. Il ferme les yeux, et il lui semble les revoir autour de lui, les fils dans leur beau cafetan de carnaval, les filles dans leur *sarafane* (tunique) entr'ouverte sur une blanche chemisette brodée de bleu et de rouge. Des voisins sont venus, parents ou amis, — car alors on était presque riche, — et ils ont amené leurs enfants aussi ; tout le petit monde pialle et gambade, rit, jacasse et bat des mains. Les jeunes gens dansent, souriants, et les tresses blondes volètent ; ou bien ils chantent des airs anciens. Et les vieux auprès du poêle causent d'antan.

L'isba étincelle de lumières, une odeur de victuailles et de friandises transpire par tous ses pores. Sur le coin de la table brille le grand samovar de cuivre rouge, devant lequel s'alignent en attente des régiments de petites tasses émaillées rouge et bleu. Puis ce sont d'énormes platées de *chtchi* tout fumant (mets national à base de choux), des marmittées de *hochu* (soupe au gruau), et des morceaux de saucisses, de jambons, de pirogs, de pâtisseries et confiseries de toute sorte, de saumon fumé et de caviar de la Volga, des potées de confitures de Kiev et de nougat de Kazan, et des rangées de brocs de *kras* (hydromel) et de bouteilles de vieille *vodka* (eau-de-vie de blé).

Aujourd'hui, plus rien que les quatre murs de bois et le crépitement de la chandelle, plus personne que le vieux Vlas.

Les fils ? L'un est parti à l'armée, et il est tombé à l'assaut de Plevna ; l'autre, pris aussi par le service, a fait la mauvaise tête, et depuis six ans il peine au fond d'une mine, là-bas, en Sibérie ; le troisième, soldat encore, a pris un chaud et froid aux grandes manœuvres, par ces terribles pluies d'automne, et quinze jours après il mourait à l'hôpital.

Les filles ? L'une s'est mariée dans le village ; son mari, un soir d'ivresse, s'est noyé dans la mare, elle est devenue folle, elle est enfermée à Karkov. La seconde s'est mariée à Pétersbourg, et voilà trois ans que l'on n'a plus de ses nouvelles.

Un jour, il y a quatre ans, les loups ont ravagé l'étable, et la moitié du bétail a été dévoré ou a pris la fuite. Ah ! ces loups qui hurlent loin, loin dans la nuit par l'immense plaine ! le reste des troupeaux a été décimé, l'étable suivante, par une maladie effroyable.

Il a fallu vendre tous les champs un à un pour ne pas mourir de faim ; puis le dernier champ, puis une moitié du jardin..., et enfin l'autre moitié.

Et peu à peu tous les voisins se sont déshabitués de venir, les amis étant devenus des indifférents, et les cousins et neveux ayant disparu complètement d'un foyer où il n'y avait plus rien à hériter.

Et le vieux Vlas pleure, et il prie la *Panagia*, il la supplie de rendre la fête de Noël bien belle pour toutes les familles du village, et d'inspirer à tous ces cœurs en joie un peu de pitié pour les malheureux isolés qui n'ont plus que leurs yeux pour pleurer et leurs souvenirs pour compagnons de solitude.

Mais, n'a-t-on pas frappé ?

Bah ! les loups qui flairent le seuil, les loups longs et maigres au poil hérissé, aux yeux flambant rouges dans les ténèbres.

— Batiouchka ! (petit père).

Oh ! cette fois, c'est bien une voix humaine.

Il ouvre, et voit sa fille de Pétersbourg, et, devant elle, deux petites filles et un petit garçon qui se précipitent dans l'isba en souillant dans leurs doigts.

Et, derrière elle, un grand et beau garçon, sergent au régiment de Prébrajinsky (ou de la Transfiguration).

Ils arrivent tout droit de la capitale, pour veiller le potit Noël avec le Batiouchka.

Deux grosses larmes pointent aux cils de Vlas, pour rouler le long de ses joues et se perdre dans la barbe blanche : mais deux larmes de joie, cette fois.

Ah ! qu'importe maintenant que la neige fouette les vitres, que la bise mugisse par la serrure, et que hurlent les loups loin, loin dans la nuit par l'immense plaine ?

R. C.

QUE VEUT-ELLE DIRE ?

Papa. — Il t'aime ! il t'aime ! c'est très joli ; je le crois aisément, mais enfin peut-il te supporter ?

La fille. — Oh ! papa ; c'est pas de sa faute si la chaise s'est brisée.

RIEN QUE 82

Malade. — Docteur qu'est-ce qui est bon pour la dyspepsie ?

Docteur. — Les repas irréguliers et mal cuits. C'est deux piastres pour ma consultation.

UN PETIT HOMME D'AFFAIRES



Auguste Luccapareur. — Je m'étonne si la vieille ne voudrait pas me prêter ses bas rien que pour la nuit de Noël.



CHRONIQUETTE

La charité est chose si douce qu'elle fait oublier toutes les ingratitude qu'elle cause et tous les désagréments qu'elle comporte.

Et pourtant les personnes charitables qui apportent autant de leur cœur que de leur bourse au soulagement de toutes les misères humaines savent, sans pourtant s'en laisser rebuter, que ces ingratitude et ces désagréments sont légion.

Il en est pourtant de ces choses désagréables qui dépassent toute vraisemblance, témoin celle que je vais raconter.

**

Dans une ville du Canada qu'il est inutile de désigner autrement qu'en disant qu'elle porte le nom champêtre de "Vache à lait," il existe une prison administrée par un gouverneur des plus humains.

Or cet homme de bien s'est mis en tête de doter sa prison d'une bibliothèque dont les volumes, mis à la disposition des condamnés qu'il surveille, contribueraient à ramener au bien ces brebis un moment égarées et mises provisoirement à l'oubli et à l'abri des tentations.

L'idée était bonne, facilement réalisable étant donné la lubie qu'ont nombre de personnes de laisser la vertu à ses propres ressources pour venir en aide aux âmes déchues, aussi fit-elle rapidement son chemin.

L'homme est insatiable, et ce succès ne contenta qu'à demi notre philanthrope gouverneur qui non content de faire lire ses administrés, voulût encore leur faire lire les dernières nouveautés de la saison.

Aussi voit-on de temps à autre, mais souvent, dans les journaux de la localité des appels chaleureux aux bonnes pâtes d'âmes désireuses d'ornier l'esprit et le cœur des condamnés et de les ramener au bien par la lecture.

C'est ainsi que nombre de livres, de bons livres, qu'on pourrait grouper, réunir en une bibliothèque publique mise à la disposition des honnêtes gens, vont s'empiler dans une prison pour le plus grand bien et la distraction des clients de la police.

Or donc le dernier appel fait au public charitable portait que l'administration, pour éviter tout dérangement aux donateurs ferait prendre à domicile les ouvrages qu'ils voudraient bien offrir à cette bibliothèque au public si fermé.

Cet excès de complaisance administrative amena une catastrophe.

**

Un des citoyens influents non seulement de la "Vache à lait," mais du pays tout entier, de ceux qui passent leur vie à n'être rien parce que voulant être tout ils n'ont su rien faire pour être quelqu'un ou quelque chose, avait offert à cette bibliothèque de prisonniers un lot considérable de bouquins plus ou moins utiles.

La chose avait été mentionnée dans les journaux de la ville; peut-être n'était-ce que pour cela que le don avait été fait.

Or le jour indiqué pour l'enlèvement du lot de bouquins on vit arriver, quoi? je vous le donne en dix, en cent, en mille; non j'aime mieux vous le dire tout de suite, on vit arriver devant la somptueuse maison du politicien... la *Black Maria*.

Où, la *Black Maria* cette immense voiture si

étrangement baptisée par le peuple, la *Black Maria*, cet équipage destiné au transport des criminels s'arrêta à la porte du bienfaiteur des égarés.

— Qu'allait-elle y faire ?

C'est ce que la population ambiante se demanda et pour le savoir elle accourut de tous les points, se bousculant, se poussant pour arriver plus vite et plus près de l'endroit où le crime avait dû être commis.

Car enfin, il n'y a pas de *Black Maria* sans crime disait non sans raison la population anxieuse d'en avoir pour son dérangement.

La *Black Maria* ne sortant jamais sans son état major, surveillants ou hommes de police, deux aides de camps du jour en présence de l'effervescence publique descendirent de voiture pour dégager les alentours de la voiture et les abords de la maison.

Le trottoir fut barré par ces hommes qui interrompirent la circulation sur le trottoir; la foule, elle, s'était chargée de l'interrompre sur la chaussée en la bloquant.



LE TANDÈME DE LA SAISON.

Ça devenait grave, très grave; qu'on en juge par le tableau suivant: Une *Black Maria*, deux hommes en uniforme maintenant à grand-peine la communication entre cette voiture et la maison et la foule bruyante, agitée, houleuse, aussi avide de renseignements, que désireuse d'en donner sur une situation qu'elle ignorait absolument.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'sais pas, mais ce que j'sais, c'est que ça devait finir comme ça; il y a trop longtemps que ce bonhomme là vit à ne rien faire, ça n'a toujours paru louche.

— Alors, vous croyez que c'est pour lui ?

— Je le crois pas, j'en suis sûr; un de mes amis qu'est au journal... m'a annoncé son arrestation ce matin.

— Jamais, je l'aurais cru si malade que ça.

Plus loin.

— Savez-vous, ce qu'il y a ?

— C'est monsieur X... qui s'est pochardé hier soir et qu'à moitié assommé un homme de police.

— Si jamais on aurait pensé ça d'un homme

aussi comme il faut! Tous ces beaux parleurs, c'est des hypocrites.

Plus loin encore.

— Comment vous savez pas ce qu'il y a, mais d'où venez-vous donc ?

C'est la police qui fait une raffe chez X... Vous savez que pour gagner le vote anglais il a fait des siennes dans l'enquête de la police; alors on fait une raffe chez lui, il paraît qu'on y jouait et... (il parle à l'oreille de son voisin).

— Comment! ce qu'on va rire. Ah! non, ça c'est trop fort. Après tout ça ne m'étonne pas il ne m'est jamais revenu ce X... avec ses airs patelins.

Toujours plus loin.

— Mais c'est chez X... toute cette histoire; qu'est-ce qu'il y a ?

— J'sais pas au juste mais on parle d'un crime épouvantable qu'il aurait commis hier, dans un accès de fureur; les voisins sont tellement exaspérés que la police n'ose pas le faire descendre de chez lui pour le faire monter dans la *Black Maria*.

Et les reporters arrivaient, les téléphones marchaient; quand aux femmes et aux enfants, de la maison ils commençaient à montrer une inquiétude que la foule commentait défavorablement pour X...

C'est alors que celui-ci tourna le coin de la rue et tomba au milieu de la foule.

Il n'avait pas encore ouvert la bouche pour demander, comme tout le monde, de quoi il retournait, que de tous côtés s'éleva une clameur qui lui coupa la parole.

— Le voilà !

— C'est lui, arrêtez-le, poignez-le.

— Le lâchez-pas, le misérable.

Et empoigné, bousculé, poussé, X... arriva dans l'espace maintenu libre entre le perron de sa maison et la porte de la *Black Maria*.

— Enfin, s'écria-t-il en s'adressant aux deux hommes en uniforme, fou de rage, les vêtements en lambeaux, me direz-vous ce que vous f...aites-là ?

Les deux hommes, d'un mouvement commun, haussèrent les épaules sans répondre.

Alors, le cocher descendit de sa niche et d'un ton qui ne souffrait pas de réplique.

— Je viens chercher les livres pour la prison.

X..., le regarda comme le taureau doit regarder le premier toréador qu'il rencontre dans l'arène. Quand il recouvrit l'usage de la parole il lâcha quelque chose ressemblant à un hurlement mais que comprirent fort bien les intéressés car ils remontèrent dans leur équipage et la *Black Maria* s'éloigna au galop. Et la foule qui n'avait rien vu de dire en se dispersant.

— Ça n'a pas été long, il a eu beau se débattre on l'a tout de même coffré. Ça va en faire un bruit, nous verrons cela dans les papiers ce soir.

Et le soir on ne vit rien que X... qui sortait tranquillement de chez lui, grâce, disaient ses voisins, à ses amis politiques.

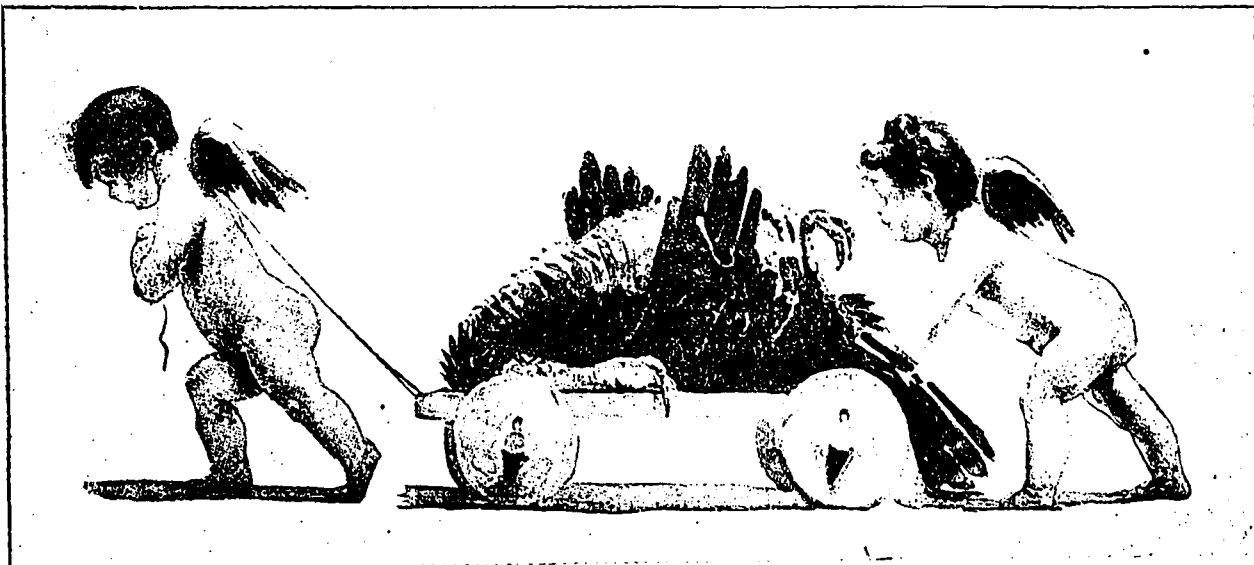
**

Cette visite de la *Black Maria* sera fatale à X...; c'est maintenant un homme perdu de réputation; il le sait et il en est désespéré.

Il croyait son moment arrivé et voulait demander leurs voix et leur confiance aux électeurs de la belle division qui... de l'importante division que...

La morale de ceci, c'est que X... pense que tout cela ne lui serait pas arrivé s'il avait voulu donner ses livres à une bibliothèque destinée à ceux de ses concitoyens qui n'ont pas eu l'honneur de faire apprécier leur caractère par la justice de leur pays.

POMPONNETTE.



LA VICTIME DU JOUR.

L'ENFANT AVEUGLE AU BERCEAU DE L'ENFANT-DIEU

C'était le jour si beau que d'une vierge mère
L'enfant naissait ;
Ce fruit béni tremblait de froid ; sur la litière
Il transissait.
Les anges achevaient de chanter : Gloire au Père !
Là-haut, tandis
Qu'ici s'agenouillaient berger et bergère
Aux pieds du Fils.
On conte qu'en ce jour, jour de réjouissance,
Pourtant de cœurs,
Une pauvre fillette, aveugle de naissance,
Dit tout en pleurs :
—Mère, pourquoi vouloir que je reste seulette ?
Je m'ennuirai ;
Du temps que vous ferez au nouveau-né risette,
Je pleurerai.
—Tes pleurs me font pitié, mon sang ! répond la mère ;
Bien sûr, là-bas :
Nous pourrions t'emmener ; mais qu'y viendrais tu faire ?
Tu ne vois pas !
Que tu seras contente, ô ma pauvre petite,
Demain au soir !
Car je te dirai tout ce qu'en notre visite
J'aurai pu voir.
—Je sais qu'au tombeau seul finit ma vie obscure !
Je suis encor
Que je ne verrai pas, divine créature,
Ta face d'or !
Mais qu'est-il besoin d'yeux pour adorer et croire ?
Si mes yeux sont
A te voir impuissants mes mains, ô Dieu de gloire,
Te toucheront !
L'aveugle à ses genoux pleure si fort, et prie
Tant et d'un ton,
D'un air si déchirants que la mère attendrie
N'a plus dit non.
Oh ! comme chez la pauvre, en entrant dans la grotte,
Tout tressaillait !
De Jésus sur son cœur elle mit la menotte...
Elle voyait !

JOSEPH ROUMANILLE.

CHINOISERIE

Madame lit le journal tout haut :
—Cela va décidément mal pour la Chine.
Alors, Lisa, avec à-propos :
—Madame ne s'étonnera donc pas que sa potiche chinoise se soit cassée ce matin !

THEATRE-ROYAL

“ POLICE PATROL ”

C'est le nom de la pièce qui se joue actuellement à ce théâtre. C'est un des succès du Théâtre Royal.

La pièce est fort connue à Montréal et toujours attire la foule.

C'est une épisode dans la vie des policiers américains. Cette épisode est basée sur la révolte des anarchistes à Chicago. Les situations très dramatiques forment le nœud d'une intrigue puissante.

Le premier rôle, “ Captain Hardy ”, officier de police, est fort bien tenu par M. Charles Chapelle, ainsi que le double rôle de “ Emos Bond ” et “ Uncle Nick ”, par Harry F. Adams.

“ Splutters the Newsboy ” donne occasion à un acteur montréalais, M. Eddie Giguère, de déployer un réel talent. Il est vivement applaudi à chaque séance.

On doit citer avec éloges parmi les rôles féminins, Mlles Marie Haynes, Freddie Bookman et Blanche Boyer Giguère.

Dans “ The Police Patrol ” figurent deux célèbres chevaux blancs qui ont fait époque dans les annales théâtrales de Chicago. Ils ont, pendant un certain temps, été attachés au poste de patrouille de la rue Desplains, à Chicago. Ils étaient la propriété des autorités municipales de Chicago quand les troubles anarchistes se manifestèrent il y a quelques années.

Qu'on ne manque pas de se rendre aux dernières représentations qui ont lieu cette après-midi et ce soir.

La semaine prochaine : *The South before the War*.

ILS SE CONNAISSENT

M. Shaver.—Vous êtes un menteur et un voleur ; m'entendez-vous ?

M. Prêteur.—Je vous ai entendu, mais je pensais que vous vous parliez à vous-même.

IL N'ÉTAIT PAS DANS L'ARCHE

Un journal public un roman et met cet phrase :
Cet ignoble forcené à qui la pipe avait rendu les dents noires comme celles d'un corbeau.
Pas mauvais, des dents de corbeau.

QUEEN'S THEATRE

UN NOEL JOYEUX

On rira bien la semaine prochaine au *Queen's Theatre*, alors qu'on y jouera “ A Gaiety Girl ”.

Le *New York Journal* dit :

“ A Gaiety Girl ” est une pièce des plus amusantes. Elle est jouée par la meilleure troupe que George Edward ait encore envoyée de Londres. Les acteurs sont des plus remarquables et les costumes nombreux et charmants. Harry Monkhouse est un comique de naissance, un phénomène en Angleterre. Fred Kage est impayable dans le rôle du “ Major Barclay ”.

Les actrices sont de véritables artistes et, ce qui ne gâte rien, très jolies. Maud Hobson dans le rôle d'une femme du monde ; Juliette Nesville en soubrette ; Derima Moore en fille à marier, et Cissy Fitzgerald en denseuse, sont les plus remarquables de la troupe.

Somme toute, grand succès dû autant à la pièce qu'à la manière dont elle est jouée et au bon-ton qui y règne d'un bout à l'autre.

La musique est charmante et originale, elle est de Sidney Gones.

Il y aura une matinée le jour de Noël ainsi que mercredi et samedi.

La célèbre actrice, *Marie Burroughs*, sera à ce charmant théâtre dans la semaine du jour de l'An.

AU THEATRE



I Il se félicite d'être enfin placé derrière une femme qui se coiffe intelligemment.

II —alors la comédie commença—

III —pour se terminer en drame.

A MINUIT



Minuit chrétiens ! c'est l'heure solennelle
 Où l'homme-Dieu descendit jusqu'à nous,
 Pour effacer la tache originelle,
 Et de son père arrêter le courroux.
 Le monde entier tressaille d'espérance
 A cette nuit qui lui donne un sauveur.
 Peuple à genoux ! attends ta délivrance,
 Noël, Noël, voici le Rédempteur.

De notre foi que la lumière ardente
 Nous guide tous au berceau de l'Enfant,
 Comme autrefois une étoile brillante
 Y conduisait les chefs de l'Orient.
 Le roi des rois naît dans une humble crèche !
 Puissants du jour, fiers de votre grandeur,
 A votre orgueil c'est de là qu'un Dieu prêche !
 Courbez vos fronts devant le Rédempteur.

Le Rédempteur a brisé toute entrave,
 La terre est libre et le ciel est ouvert.
 Il voit un frère où n'était qu'un esclave ;
 L'amour unit ceux qu'enchaînait le fer.
 Qui lui dira notre reconnaissance !
 C'est pour nous tous qu'il vit, qu'il souffre et meurt !
 Peuple debout ! chante ta délivrance !
 Noël ! Noël ! chantons le Rédempteur !

APRES MINUIT



L'AMBASSADRICE DU BONHOMME NOEL.

LES MOCASSINS

CONTE DE NOËL DE 37



As de neige ! toujours pas de neige !

Quand il vit que, décembre tirant à sa fin, le ciel restait bleu comme un satin bleu ; que les feuilles ne jaunissaient pas et que les mêmes énormes fleurs couleur de feu brillaient dans les arbres ; quand il vit que les oiseaux-mouches, les diamants sur la queue et de l'or aux ailes, continuaient à bourdonner autour des fleurs, quand il comprit enfin qu'en dépit du calendrier, la grande chaleur persisterait et que l'hiver ne viendrait pas, alors le petit Friquet fut pris d'ennui, et s'étant assis au pied d'un bananier d'où tombaient des bananes mûres, il s'écria :

« Quel vilain endroit ! Encore une années sans Noël ! »

Petit Friquet, s'il faut tout dire, était fils d'un pauvre exilé ; il avait suivi son père en exil, et, bien qu'un heureux hasard les eût jetés dans le pays le plus beau du monde, ils regrettaient pourtant le Canada. Aux approches de Noël particulièrement, le brave petit Friquet sentait redoubler sa tristesse : « Un Noël qui ne souffle pas le froid ; un Noël qui n'amène pas de neige ; un Noël arrivant en plein été puisqu'ici l'été dure douze mois, ne saurait s'appeler un Noël ! »

Deux choses d'ailleurs manquaient au Noël de petit Friquet, deux choses rares dans ces climats où les gens vont pieds nus et ne se chauffent point : une cheminée et des sabots ! Heureusement, il se souvint que son père possédait une paire de mocassins en peau souple, brodés de perles, objet curieux abandonné par un chef sauvage en échange d'une bouteille d'eau-de-vie. Les mocassins serviraient de sabots, le trou pratiqué au faite de la cabane pour laisser passer la fumée des repas jouerait le rôle de cheminée.

Le soir venu, petit Friquet plaça donc un des mocassins brodés sous ce trou bleu piqué d'étoiles ; puis ayant embrassé son père qui, triste aussi, pleurait un peu, il alla se coucher presque consolé et le cœur rempli d'espérance.

Oh ! le bon sommeil et le beau rêve ! Si loin, si loin de la patrie, petit Friquet se trouva, sans savoir comment, dans son village tel qu'il est la nuit du réveillon. L'étroite rue blanche et solitaire, entre deux rangs de pignons frangés de glace, s'éclairait au reflet joyeux des fenêtres intérieurement illuminées ; il y avait des chansons dans l'air, une agréable odeur de cuisine et, sur les toits, avec ses bottes qui ne faisaient pas de bruit à cause de la neige épaisse, le bonhomme Noël, du givre à la barbe, passait, regardant par l'ouverture de chaque cheminée et jetant dedans

des joujoux qu'il tirait d'une grande boîte.

Puis le bonhomme Noël s'arrêta, et s'accotant à un tuyau : « Allons, voilà ma tournée finie ! il s'agit maintenant de souffler un peu et de fumer une bonne pipe. » Mais tout à coup, grattant le bout de son nez que la bise avait rendu rouge : « Ah ! sapristi ! Et petit Friquet que j'oubliais ! J'ai malheureusement tout distribué ; que diable vais-je fourrer dans les mocassins brodés de perles ? »

Friquet, de son lit, se disait : « Si Noël, puisqu'il n'y a plus rien, pouvait seulement m'apporter une belle poignée de neige, de cette neige blanche et froide qui me fait regret tous les ans, volontiers je m'en contenterais : elle me rappellerait le pays ! »

Alors comme s'il eût entendu, le bonhomme ramassa sur la pente du toit une belle poignée de neige, la mit dans sa hotte, alluma sa pipe et partit. La pipe brillait dans la nuit ; des bergers la prirent pour une étoile.

« Hélas ! pensait petit Friquet, le voyage est long, le bonhomme est vieux ; si fort qu'il marche et qu'il se presse sous le soleil brûlant, à travers les déserts, avant qu'il soit arrivé ici, la neige sera fondue. »

Et quand le bonhomme Noël arriva tout essoufflé avec sa hotte, un peu de neige restait au fond, mais si peu, à peine gros comme une noisette.

Derrière le trou, sur le toit qu'éclairait un rayon de lune, petit Friquet distinctement aperçut le bonhomme Noël en train de secouer sa hotte. Un flocon tomba ; puis un second, puis un troisième, puis cent, puis mille : la hotte semblait inépuisable et tous ces flocons descendaient dans le mocassin. Bientôt le mocassin déborda : la neige envahit la cabane ; alors un coup de vent balaya la neige qui, s'en allant par la porte, et voltigeant sur tout le pays comme un essaim de mouches blanches, couvrait la montagne et les plaines et suspendait aux épines des cactus, aux guirlandes des lianes, aux palmes découpées des cocotiers, d'immenses draperies d'argent.

La cabanes, à présent, avait des vitres, et ces vitres s'étaient couvertes des beaux dessins que fait le givre. Elle avait une cheminée ; sur les landiers de fer, une énorme bûche s'éroulait en braise ; ruisselant de jus, la peau dorée, une dinde rôtissait devant.

Encapuchonnés, de la neige aux pieds, et grelottant avec délices, des voisins, des amis arrivèrent. On eut très chaud, on se serra : on entendait, bien à l'abri, souffler la bise. Ce fut un joyeux réveillon, un vrai réveillon de Noël !

Par exemple, quand arriva le matin, la cabane était redevenue cabane ; au dehors plus de trace de neige : un ciel bleu, un soleil brûlant ; les oiseaux-mouches bourdonnaient toujours, les grands aras criaient toujours dans les arbres. Seulement petit Friquet retrouva tout humides ses mocassins brodés de perles, mais ce pouvait être la rosée de la nuit.

— Et cela est vrai ?

— Je n'en jurerais pas !

Mais petit Friquet, lui, croit à la réalité de son aventure. Il me l'a sérieusement et fort gravement racontée.

Ce n'est que lorsque la Chine et le Japon ont été en froid qu'ils ont fait feu l'un sur l'autre.

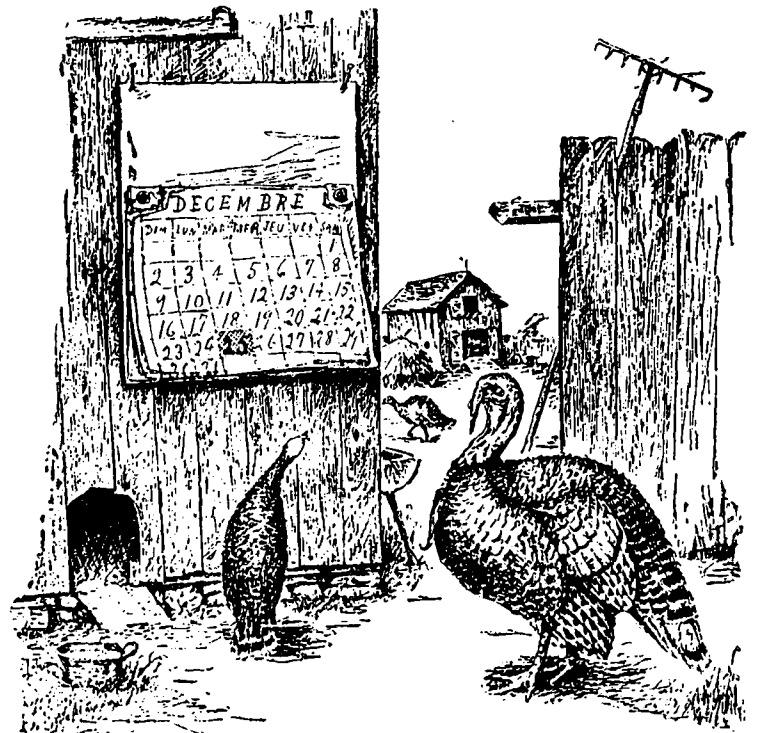
LE FEU DU CIEL DU CURÉ DE GALIGNAN

Voici l'histoire telle que nous la conta, la veille de Noël, il y a déjà pas mal d'années, mon ami Marc-Joseph Lempallu, l'ancien tambourinaire de Galignan, tandis que dans l'âtre joyeusement flambait la bûche traditionnelle, et que sur la table, à la place d'honneur, au milieu des piles formées par les blanches rondelles de nougat, dans une petite soucoupe jaune, verdissait le blé de Sainte-Barbe. Inutile d'ajouter que je lui laisse toute la responsabilité de ce récit.

Était-ce le soleil qui chauffait trop les têtes, ou le parfum grisant des vignes blondes qui brouillait parfois les cervelles ? mais il n'y avait, en ce temps-là, pires mécréants que les gens de Galignan — les hommes, bien entendu. A part ce défaut, le cœur sur la main, bons comme du bon pain et aimant sincèrement leur vieux curé, que leur indifférence à l'égard de ses *oremus* désespérait. Il ne les voyait à l'église qu'une fois l'an, la veille de Noël. La messe de minuit était la seule à laquelle ils consentaient à assister. Et encore, craignant d'arriver en retard au réveillon, s'en allaient-ils toujours avant le dernier évangile. En vain, le curé les suppliait, les menaçant des foudres du ciel, les adjurant de ne pas compromettre leur salut éternel ; rien n'y faisait. Ils lui promettaient tout ce qu'il voulait... Et chaque dimanche, le pauvre curé en était pour ses frais. En vain, il faisait disposer les chaises, mettre des bouquets en papier doré dans tous les vases et préparer son plus beau surplis. Le bedeau astiquait en vain sa hallebarbe, qui luisait comme un vrai soleil. Hélas ! autant aurait valu attendre une cigale, en plein mois de décembre. Pas un homme ne se présentait. Toujours rien que des femmes !

Et le brave curé, de plus en plus désespéré, se serait arraché les cheveux, si cela lui avait été possible. Il avait charge d'âmes, après tout, de celles des hommes comme de celles des femmes. Et voilà que celles-là lui glissaient entre les doigts, comme des anguilles ! Il maigrissait à vue d'œil. En vain, il invoquait tous les saints du paradis, les suppliant de lui envoyer une idée, de lui suggérer quelque divine inspiration, puisque toute son eloquence y échouaient, hélas ! Vrai ! cela ne pouvait pas durer. Au lieu de venir à la messe, ils préféraient jouer aux quilles ou s'attabler au cabaret, en face d'une bouteille de ce vin de Châteauneuf-des-Papes, un vin béni pourtant, d'une couleur et d'un parfum exquis. Ils seraient tous damnés, c'était certain. Et le

BOUT DE L'AN



Turkey, junior. — Qu'est-ce que c'est que ça, papa ? ça ressemble à une carte de deuil.

Turkey, senior. — Bien possible, mon fils ; ta mère est morte à cette date l'an dernier.

FIN DE SIÈCLE



Le mari de la bicycliste.—Mon cher tu peux nous présenter tes félicitations. Nous sommes le couple le plus fortuné que la terre ait encore porté. Ma femme, ma merveille de femme a dépassé le record de cinquante milles, et moi j'ai obtenu un premier prix à l'exposition culinaire.

pauvre homme se voyait déjà, au jour du jugement dernier, montant la route bleue du paradis, et ne conduisant qu'un mince cortège de femmes. Qu'est-ce qu'il répondrait à saint Pierre, quand celui-ci lui demanderait : "Eh bien ! et les hommes, qu'en avez-vous fait ?" Il sentait déjà le rouge de la honte lui monter au front, car jamais on admettrait là-haut qu'il n'ait pas pu lutter contre les quilles et le cabaret.

Le bedeau, lui, se montrait plus indifférent. Il ne comprenait pas qu'on se donnât tant de mal pour vouloir des choses impossibles. Que diable ! chacun allait où ça lui faisait plaisir ! Ils étaient heureux ainsi. Pour lui, il sonnait la messe chaque dimanche ; personne ne venait. Mais cela ne l'empêchait pas de la sonner aussi consciencieusement le dimanche suivant. Pourquoi donc aller chercher midi à quatorze heures ? C'était se gâter la vie ! Et la vie offrait déjà pas mal de douceurs, quoi qu'on en dise. Mais le curé était entêté ; il voulait sauver ses paroissiens, et il les sauverait, même malgré eux. Les gens de Galignan, hommes et femmes, entreraient tous à sa suite au paradis, ou il y perdrait tout le latin qu'il avait appris au séminaire.

Or, la veille de Noël, en préparant son sermon, le curé songeait. Le bedeau, assis en face de lui, le regardait ; et Nanon, la vieille servante, en attendant l'heure de la messe, plumait soigneusement une succulente poularde qu'elle se proposait de servir le lendemain sur la table de son maître. Le bedeau, de l'œil, la soupesait, faisant claquer sa langue. Les volailles du presbytère renommées, et Nanon possédait pour les faire cuire une recette merveilleuse. Tout à coup, le curé pousse un cri : "J'ai trouvé, fit-il, *eurika*, *eurika* !" Et disant cela, il brandit d'un geste belliqueux son bréviaire. Le bedeau se recula effrayé, cherchant qui il appelait ainsi ; et Nanon, lâchant sa poularde, fit le signe de la croix, se demandant si son maître n'était pas subitement devenu fou.

"Vite ! le bedeau, cria le curé ; qu'on fasse venir le bedeau !

—Mais me voi... voi...là, monsieur le curé, bégaya l'autre, me voi... voi...là...là.

—Ah ! pardon, je ne te voyais pas, mon brave Cassoulet, continua l'autre, en lui saisissant la main. J'étais si troublé ! Pense donc, nous n'as pas une minute à perdre. Je vais combattre le démon et sauver, grâce à toi, des flammes éternelles tout mon cher troupeau."

Et se tournant vers Nanon :

"Vous, laissez-nous," ajouta-t-il.

Nanon aurait bien voulu savoir comment le bedeau pouvait aider le curé à sauver les gens de Galignan des flammes éternelles ; mais de nouveau celui-ci lui fit signe de les laisser, et Nanon remportant sa volaille, disparut, tandis que le pauvre Cassoulet, tremblant déjà de tous ses membres, se demandait quelles effrayantes choses on allait lui commander.

Alors le curé se rapprocha.

"Je l'ai renvoyée, dit-il, tu comprends pourquoi — les femmes sont si bavardes ! Nous sommes seuls, écoute-moi bien.

—Oui... oui... oui, bégaya de plus en plus l'autre.

—Voici ce que j'attends de toi : tu vas sonner la messe de minuit !

—Oui.

—Quand tout le monde sera entré, tu fermes soigneusement la porte. Ils seraient capables, cette année, de partir après le *Sanctus*.

—Oui, monsieur le curé.

—Je monterai en chaire et je prêcherai sur l'enfer. Tu me suis bien ?

—Oui, monsieur le curé.

—Je leur raconterai la punition de Gomorrhe, dont Dieu frappa les habitants, qui ne voulaient pas venir à lui, et je leur dirai qu'ainsi il frappera les gens de Galignan. Je leur crierai que le feu du ciel embrasera toutes leurs maisons, leurs vignes et le cabaret surtout ! L'heure était proche où tout allait

flamber. C'est alors que tu lanceras tes boules de feu !...

—Mes bou... bou... les... les..., fit l'autre, complètement ahuri. Quelles boules ?...

—Attends, reprit le curé. Et tu vas comprendre. Tu prépares d'abord des petits brandons de paille. Puis tu grimpes dans le grenier qui est au-dessus du cœur. Dans le plafond, devant l'autel, il y a un trou. Tu te places à côté de ce trou et tu écoutes. Sitôt que j'aurai prononcé ces mots : "Tout va s'embraser, vos maisons, vos vignes et le cabaret (n'oublie pas le cabaret), vlan ! tu allumes tes brandons et tu les jettes par le trou. Tu vois l'effet ! Les femmes poussent des cris d'effroi ; les hommes se sont pas plus rassurés. Je profite de leur émotion pour leur faire faire un acte de contrition générale, et Galignan est sauvé. Que dis-tu de mon idée ?"

Et, l'air triomphant, il regarda le bedeau.

"Mon Dieu, si ça peut, vous être agréable, je veux bien faire le feu du ciel. Je vais monter là-haut, j'allume, et soyez tranquille, à "cabaret," vlan ! je lance !

—Là où il n'y a personne, bien entendu.

—Naturellement."

Une heure après, tout le monde était à son poste. Tout marchait à merveille. Les hommes, comme toutes les années, étaient là. Il n'en manquait aucun. Et, en montant en chaire, le curé, levant les yeux, aperçut Cassoulet. Il commença aussitôt son sermon. Il fut superbe. Il sentit tout l'auditoire trembler d'effroi quand il se mit à lui parler des flammes de l'enfer. Que serait-ce donc tout à l'heure ? Quant à son innocent mensonge, le bon Dieu le lui pardonnerait sûrement, puisqu'il ramènerait à lui toutes ces pauvres brebis égarées.

Il en était maintenant arrivé à Gomorrhe.

"Si vous ne vous repentez pas, s'écria-t-il, si vous continuez à ne vouloir venir à la messe qu'une fois l'an, je vous le dis en vérité,

le feu du ciel fera de Galignan ce qu'il fit de Gomorrhe. Tout s'embrasera, vos vignes, vos maisons, le cabaret !..."

Et à peine a-t-il prononcé ces terribles paroles, que du plafond tombent comme des flammes, couvrant l'autel d'une épaisse fumée ! A cette vue, les femmes tombent à genoux. Les hommes veulent faire bonne contenance tout d'abord ; mais le curé continue :

"Vous le voyez, l'heure est venue ! Le feu du ciel tombe sur vous. C'est Dieu qui vous avertit. Jurez tous de ne plus jamais manquer la messe et de ne plus aller au cabaret qu'une fois par semaine, le dimanche, après les vêpres bien entendu, ou nous sommes perdus !"

Et les brandons de paille tombaient toujours ! Cassoulet faisait consciencieusement son devoir. Alors, les assistants, mus par un même sentiment de terreur, tendirent les mains vers le curé :

"Grâce, crièrent-ils — le cabaretier plus fort que les autres — Nous jurons tout ce que vous voudrez !"

Le curé rayonnait ! Galignan était sauvé ! Mais voilà qu'au moment où il va parler, les rasurer et les absoudre, par le trou du plafond une tête toute ébouriffée, et noire comme celle d'un charbonnier, apparaît. C'est Cassoulet qui tousse, éternue, puis appelle.

"Hé, monsieur le curé, fait-il, n'invoquez plus le feu du ciel, *coquin de sort*, je n'ai plus de paille !"

FERNAND BEISSIER.

TRUC DE MÉTIER

Client.—Mais c'est épouvantable ce que vous racontez-là ; les cheveux m'en dressent sur la tête.

Coiffeur.—Justement, c'est exprès : comme ça la coupe est plus facile.

LONGUE PARTIE

Port aux échecs No 1.—Enchanté de vous rencontrer ; vous allez venir chez moi faire une partie.

Port aux échecs No 2.—Impossible mon cher, ie dois partir pour New-York dans quinze jours.

TROP EXIGEANTS



Noël.—Personne ne peut dire que je suis un peigne, mais les enfants qui portent des affaires comme ça devraient bien emprunter des bas à leurs parents quand ils attendent ma visite.

LA DETTE DE POLYDORE

NOËL



Poum !... la porte est refermée et le gars Polydore, étourdi par le choc, reste là, frottant doucement son pantalon taché de fumier et de boue.

Boue et fumier ne le gênent guère pourtant : "un peu plus, un peu moins, ... peu !" Mais c'est le procédé !

Oh !... tiens ?... son pied impatient heurte quelque chose : le sabot, "le gueux de sabot," qui l'a suivi dans sa trajectoire et gît fêlé, la quille en l'air, tel qu'un vieux ponton échoué.

Furieux, le gars lui montre le poing et, à tâtons dans la nuit, cherche une pierre pour le briser en morceaux, en miettes, en poudre ! Il se ravise soudain ; son bagage est léger : deux vieilles chemises, une blouse et un pantalon rapiécés, noués dans un mouchoir, avec une pièce de dix sous et un croûton de pain ; il y joint le sabot et, tant bien que mal, avec un plâtras ramassé il écrit sur la porte : "Je vous le rendrai, va ! votre sabot !"

Le lendemain au petit jour, mère Marie-Jeanne voit les barbouillages qui zèbrent les vantaux de la porte, elle ne peut les déchiffrer et appelle son homme : le père Mathias vient, devine que c'est quelque méchanceté du gars Polydore, hausse les épaules, et efface les lettres avec sa manche ; bientôt personne n'en parle plus.

Personne n'en parle, mais quelqu'un y pense ; ce quelqu'un c'est Lucette, la bonne cousine Lucette qui s'interposait toujours pour éviter les corrections au garnement et s'inquiète maintenant de le savoir seul, sans amis, sans gîte, sans conseils !

Mathias et Marie-Jeanne l'avaient recueilli à sept ans, après la mort de ses parents : l'oncle et la tante étaient à leur aise, riches de quelques grands morceaux de terre où tout poussait presque sans fumier et cinq vaches bonnes laitières, d'un petit troupeau de moutons, de porcs bien gras et de volatiles de tous plumages : oies, dindons, canards, poules, etc ; mais chacun sait qu'à la campagne, plus on a de bien, plus on est dur à l'ouvrage et regardant. Mathias et Marie-Jeanne ne faisaient pas exception à la règle, ils travaillaient comme quatre, ne buvaient que de l'eau et ne mettaient pas le pot au feu tous les jours ; cependant les pauvres vieux, les estropiés et les enfants qui s'arrêtaient à leur porte, obtenaient facilement une écuelle de soupe chaude ou une grande tranche du pain rond que Marie-Jeanne boulangait elle-même.

Lucette avait neuf ans et aidait sa mère, comme une femme ; on avait pensé que Polydore, déjà robuste et grand, travaillerait aussi et déchargerait la petite d'une partie de sa besogne ; mais il était paresseux, gourmand, rusé et ne faisait que la tracasier, poussant sournoisement les moutons dans les champs des voisins, lui cachant son tricot ou sa gaule, jetant des pierres

dans les pommiers en fleurs "pour faire neiger", ou bien, dans la saison des fruits, mordant les poires et les pommes et s'en servant pour abattre celles qui étaient sur les arbres.

Depuis sept ans jusqu'à seize ans il n'avait pas changé de caractère ; il savait à peine conduire la charrue, fauchait mal et ne s'entendait pas même à lier une botte de foin ; enfin la veille au soir Marie-Jeanne l'avait surpris gobant des œufs au poulailler ; c'était le comble ! des œufs si rares en novembre !... des œufs de trois sous ! Ah ! ça n'avait pas traîné ; vite on avait ramassé et lié ses nippes en paquet et... à la porte ! Mathias se moquait bien de son sabot, il était trop en colère pour aller le chercher, le mauvais gars aurait cru qu'on courait après lui !...

Pauvre diable !... que deviendrait-il repoussé de tous les gens du pays qui le connaissaient trop bien pour le prendre à gages ?... un gredin peut-être ?...

Un gredin, en effet.

Mendiant, vagabondant : ici bûcheron, terrassier là, plus loin manoeuvre, ouvrier ailleurs dans des usines, puis mineur : il avait fait tous les métiers ; mal noté partout et recherchant toujours la camaraderie des plus mauvais ; il était connu maintenant comme un meneur de grèves, son nom s'imprimait dans les journaux et il gagnait gros avec ses conférences socialistes et autres besognes moins honnêtes encore, mais dont il ne se rendait peut-être pas un compte très exact, ayant gardé quelque chose d'engourdi dans le fond de la cervelle sous l'instruction acquise.

Le vieux sabot était sur sa cheminée comme une pendule et il l'emportait partout avec lui, caressant toujours son projet de vengeance, avec une haine croissante contre la famille qui l'avait nourri si longtemps et à qui il semblait devoir reprocher toutes les bonnes nuits, les bouchées de pain et les effets donnés en échange de sa paresse et de sa méchanceté.

Enfin, il la tenait sa vengeance !... un vieux journal enveloppait le sabot qu'il portait sous son bras avec toutes sortes de précautions, il allait le déposer sur le bord de la fenêtre, allumer la mèche et se sauver... et il riait le misérable !

Mais quoi ?... la maison n'est plus là !... rien qu'un amas de décombres noirs par le feu ! la maison est brûlée !

Ah !... déjà malheureux ! déjà punis les vieux sans qu'il ait eu le oin de commettre lui-même le crime prémédité ! Qu'importe, ce malheur ne sullit pas sa haine ! il faut les retrouver, car ce n'est pas fini !...

A force de recherches, il les trouve. Ils sont dans deux mansardes, le vieux et la vieille impotents, chez Lucette mariée et dont le mari nourrit à grand-peine toute la famille.

Polydore y va. D'autres locataires habitent la même maison, tant pis ! Il se déchausse pour gravir l'escalier grinçant et sur le palier du haut s'arrête, pour écouter, ... pour voir, ... l'œil au trou de la serrure. Lucette est occupée à coucher ses enfants ; c'est une belle femme et les enfants, fille et garçon, sont deux amours. La fillette dit :

"Maman, Noël ne reviendra-t-il pas ? depuis longtemps déjà Jésus est né et nous n'avons eu que des pommes !... Il reviendra, dis ?... n'est-ce pas ?... comme l'année dernière, avec des joujoux, un cheval, une poupée ? et des gâteaux ? et des bonbons ?

— Mais... peut-être "répond la mère subitement attristée et Dodore ne veut pas s'endormir avant qu'elle ait promis pour cette nuit même la visite du petit Jésus.

Dodore ?...

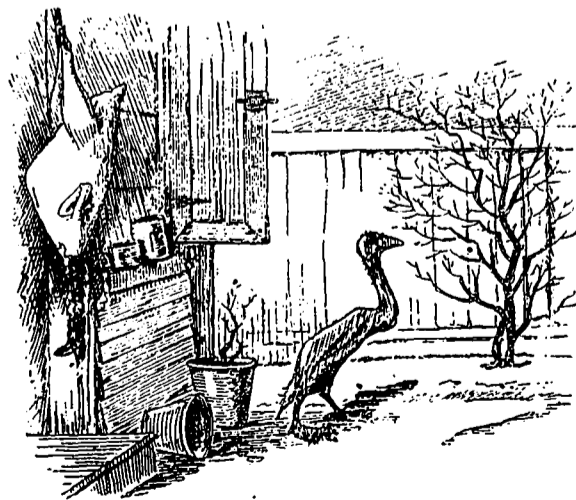
Oui !... Polydore !... c'est le nom du petit garçon.

Hors du pays, loin sur la route, un homme court à toutes jambes, à perte d'haleine, comme un fou, poursuivi par le remords et la honte.

Mais Lucette a cru entendre du bruit dans l'escalier. Elle ouvre sa porte vivement et, sur la première marche de l'escalier, elle trouve le vieux sabot plein de monnaie de cuivre, d'argent, d'or, versée pêle-mêle sur des chiffons de papier... Polydore a payée sa dette.

OLIVIER BAILLE.

PRÉVOYANCE ET GOURMANDISE



« Ça, c'est le gros malin qui se moquait toujours de moi parce que je ne voulais pas manger toute ma portion. Je savais ce qu'il en retournerait. C'est pas moi qu'on peut blaguer avec des histoires de Santa-Clauss.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE FILS DE L'ASSASSIN

PREMIÈRE PARTIE

IV — INDISCRET MALGRÉ SOI

(Suite)

La femme de Leonnec arrivait sur le quai pour savoir s'ils avaient fait bonne pêche.

Le vieux matelot mit un doigt sur sa bouche en murmurant :

— Si ma femme savait que j'ai bavardé !

Le curé le rassura d'un geste et ils débarquèrent.

Il chargea Leonnec de distribuer la moitié du poisson à de pauvres femmes et lui donna le reste.

— Mais je vais vous porter la langouste et la barbu de... l'autre ?...

Il évitait devant sa femme de prononcer le nom de Karadeuc.

— Quel autre ? demanda Mme Leonnec.

— Un camarade, qu'on a rencontré en mer.

Et pour échapper à toute autre question gênante, il accompagna Roger Gardain jusqu'à sa maisonnette.

Le curé mangea le soir même sa langouste avec un formidable appétit, tout en songeant à sa rencontre de la journée, et comme il avalait un verre d'Armagnac pour hâter sa digestion, il dit :

— Ce n'est pas la langouste d'un méchant homme.

Dès le lendemain, il cueillait les dernières roses de son jardinet, en demandait même à un voisin et se rendait au cimetière.

Il alla droit à la tombe de Marie Lepleven, déposa les roses dans un vase qu'il avait apporté et fit une prière.

Et, au moment où il se relevait, il fut tout secoué d'entendre la voix de la marquise :

— Que faites-vous donc là, mon ami ?

Ce qu'il faisait là ?

— Mais rien que de très naturel, Madame.

Et il essayait de se montrer très calme, il souriait, de son bon sourire, prenait même un air un peu naïf.

Il avait remarqué, assura-t-il, en faisant sa tournée dans le cimetière, que cette tombe était abandonnée : n'était-ce pas son rôle de soigner celles que l'on oublie ?

Cette Marie Lepleven n'avait certainement pas de parents dans les environs ; il ne connaissait pas ce nom...

Et, du bout de son doigt, il épela les lettres rongées par une mousse courte, verdâtre...

— C'est bien cela... Marie Lepleven...

Avec la date de naissance et celle de la mort, c'était tout. La marquise n'avait pas permis qu'on inscrît le nom des Trévenec sur la tombe de la femme qu'elle n'avait pas reconnue comme sa fille. A l'époque où ces choses s'étaient passées, personne ne discutait avec ses volontés dans le village.

Roger Gardain pensait qu'il allait se tirer de ce mauvais pas avec son petit mensonge, un mensonge dont le bon Dieu, ne lui garderait pas rancune.

Mais la marquise demanda encore :

— Pourquoi est ce aujourd'hui seulement que vous vous occupez de cette tombe ?

Le curé ouvrit la bouche, mais demeura muet... Il ne pouvait cependant pas s'embarquer dans de nouveaux mensonges. Et puis, la marquise fixait sur lui un regard d'une acuité étrange ; évidemment elle voulait la vérité, et son regard disait nettement :

— Pourquoi me mentez-vous ?

Après un pénible silence, elle prononça avec un geste farouche :

— Cette Marie Lepleven fut la femme de mon fils. Et si sa tombe est abandonnée, c'est que telle est ma volonté. Cette femme me vola mon fils, fit de lui un... malheureux...

Ne me demandez pas de vous en dire davantage ! Je ne le pourrais pas... Et que nous n'en parlions jamais !... Je tiens seulement à vous déclarer que si j'exècre cette femme jusque dans la mort, c'est que j'en ai le droit !

— Je respecte vos secrets, Madame, et je comprends à quel point il est cruel d'éveiller de semblables souvenirs. C'est le hasard seul qui nous fait nous rencontrer ici ce matin ; j'ai eu tort de ne pas vous voir... Et il ne m'arrivera plus, je vous le promets, de vous parler des malheurs qui ont brisé votre vie : mais n'ai-je pas aussi le droit de vous dire, devant cette tombe, qu'après tant d'années votre colère pourrait s'apaiser, faire place au pardon ?...

La marquise étendit solennellement la main sur la pierre :

— Jamais !

Roger Gardain n'était pas un fanatique. A quoi bon lutter contre une telle rancune ? Si la marquise repoussait avec tant de violence l'idée du pardon, c'est que l'heure n'était pas venue.

Il n'ajouta aucune remarque et suivit son amie qui sortait du cimetière.

Ils marchèrent une centaine de mètres sans parler. Arrivés à un rocher planté à pic dans la mer, ils contemplèrent quelques instants l'horizon, qui était très doux, d'un bleu tendre enveloppé de vapeurs blanches.

Étendant la main dans la direction du phare du Grand-Jardin, la marquise dit tout à coup :

— Vous étiez là quand vous l'avez rencontré hier ?

— Qui ? murmura Roger Gardain tout interdit.

— Celui qui vous a chargé de la commission que vous accomplissiez tout à l'heure. Je pouvais seulement distinguer vos deux embarcations et le nombre d'hommes ; mais les visages m'échappaient. J'ai deviné, lorsque je vous ai vu sur cette tombe... C'était le vieux Karadeuc, n'est-ce pas ?

Roger Gardain était forcé d'avouer.

— Oui, Madame.

— Et que vous a-t-il dit ?

Il prit le parti de raconter bravement leur conversation de bateau à bateau.

— Pourquoi ne vient-il pas lui-même, interrogea la marquise.

Ah ! Je le lui ai demandé : car j'étais frappé de voir cet homme, qui aime sûrement son pays natal, ne plus oser y mettre les pieds... Il doit y avoir à cela des motifs bien puissants...

La marquise ne répondait pas : elle avait baissé les yeux et semblait gênée.

Dès cet instant, Roger Gardain ne douta plus qu'il se fût passé des choses graves entre sa vieille amie et le marin.

— Et je vous avoue, Madame, que ce Karadeuc m'a prodigieusement intéressé : ces caractères bretons, avec leurs superstitions, leur droiture, leur entêtement, me passionnent au plus haut point... Je ne l'ai vu qu'un instant, ce Karadeuc ; mais je jurerais que ce n'est pas un homme ordinaire. J'aurais plaisir à faire amplement sa connaissance, à l'étudier...

La marquise jeta un regard inquiet au prêtre, cherchant à deviner le fond de sa pensée. Il continuait :

— Et si l'occasion se présentait d'aller à Cherbourg, je crois que je passerais chez ce brave homme pour lui serrer la main...

— S'il vous intéresse à ce point, fit la marquise, un peu ironique, vous pourriez le ramener à Trévenec ?

— Si vous n'y voyez aucun empêchement, Madame ?

— Moi ?...

Et la marquise eut un beau geste de dédain :

— En quoi voulez-vous que cela m'intéresse ?

V — LA FAMILLE KARADEUC

Le patron Karadeuc était rarement gai ; mais il ne défendait pas aux autres de l'être. Et, son matelot et son mousse étant doués de joyeux caractères, il arrêta rarement leurs rires ou leurs chansons.

On s'entendait d'ailleurs très bien sur ce bateau, et on s'y entendait encore mieux à l'époque où le mousse était le propre fils du patron, un gars superbe, le dernier né.

Mais l'inscription maritime le lui avait enlevé, et il avait pris le fils d'un voisin.

Ce nouveau mousse, naviguant pour la première fois un peu au large, était tout yeux tout oreilles, et il ne cessait pas d'interroger le matelot, qui avait servi sur des cuirassés, puis dans la marine marchande, qui avait parcouru bien des pays et contaît sur eux des histoires extraordinaires.

On ne pouvait jamais savoir si le patron écoutait : son regard était toujours vague, il n'ajoutait jamais un mot à la conversation, lui qui en avait pourtant vu peut-être plus que son matelot ; il n'ouvrait la bouche que pour ordonner la manœuvre.

Quand on pêchait, il ne manifestait ni plaisir ni contentement ; et si l'on avait commis quelque maladresse, il ne grondait que très modérément.

Si le gros temps menaçait, il prenait ses précautions avec un calme serein, comme s'il n'avait rien eu à redouter des tempêtes, l'œil demeurait aussi tranquille, aussi taciturne au milieu de l'orage que par les temps les plus doux.

Il arrivait cependant que son visage se renfrognât encore plus, tout d'un coup, sans motif plausible. Par un accord tacite, le matelot et le mousse cessaient alors leurs chansons et leurs plaisanteries pour quelques heures : ils savaient que le patron était plus fortement travaillé que de coutume par son idée fixe, et si joyeux Bas-Normands qu'ils fussent, ils respectaient l'idée fixe du vieux Breton.

Et quoiqu'il n'en soufflât jamais mot, ils avaient fini par la connaître, cette idée.

Le patron s'ennuyait de son pays.

Cela se voyait du reste quand le vent soufflait du nord et que le bateau était porté tout naturellement vers la baie de Saint-Malo. Le visage du patron ne devenait pas joyeux, mais il était moins triste. On ne faisait rien alors pour rester dans les parages de Cherbourg ou même de Granville. On se laissait emporter jusqu'à ce que le cap Fréhel se dressât à l'horizon. Et alors on se mettait à pêcher.

Il n'aurait pas fallu contredire le patron qui prétendait que le poisson de la baie ne ressemblait pas aux autres. Et on allait le vendre à Saint-Malo. Jamais on ne descendait à Dinard, quoique le marché y fût plus avantageux qu'à Saint-Malo ; le vieux Karadeuc n'aborlait jamais de ce côté de la baie.

Il lui arrivait de rencontrer des pays sur le quai de Saint-Malo et de causer du village ; mais c'est en mer surtout qu'il aimait ces rencontres. Il perdait souvent une heure ou deux pour rejoindre une embarcation de Trévenec.

Et alors s'engageait une longue conversation, toujours la même. Des nouvelles du pays !

Un tel s'était marié... Tel autre était parti pour le service... Des vieux étaient morts, fauchés par le vent d'ouest... Il disait un bonjour pour ceux qu'il aimait, il envoyait du poisson à des vieilles, amies de sa femme. Puis il s'éloignait, rasséréné, après un long regard au château.

Quand on lui disait que la dame du château était triste, triste, il répondait :

— Ça se comprend... Ça ne s'oublie jamais des choses pareilles !

Ah ! certes non ! Ça ne s'oubliait pas ! Il avait bien essayé d'arracher ces maudits souvenirs de son cœur... Autant s'arracher le cœur lui-même !

Enfin, lorsqu'il avait pêché en vue de Trévenec, il allait mieux pour quelque temps ; son idée le laissait un peu en repos.

Aussi le matelot et le mousse furent-ils très étonnés de le voir effroyablement sombre après sa rencontre avec le curé ; le mousse, qui dit une grosse plaisanterie, s'attira même un formidable :

— Ne dis donc pas de bêtises !

Il est vrai que jamais il n'avait parlé devant eux de cette tombe de Marie Lepleven. Des complications qu'on ne connaissait pas.

Non, jamais l'idée du passé ne l'avait laissé libre, pas une semaine, pas un jour ! Ce n'est guère que parmi les Bretons qu'on rencontre des âmes si concentrées, vivant dans une même pensée pendant des années et des années...

— *Qu'est-il devenu !*

Cette interrogation était écrite dans sa tête en lettres de feu.

Et rien n'avait pu l'en distraire.

Quant au métier qu'il devait faire, Karadeuc n'hésitait pas.

Marin comme son père, comme son grand-père ! comme tous ses aïeux ! comme le vieux Karadeuc, qui eût été le roi des hommes, s'il l'avait tenu, là, sur son bateau, pour lui apprendre le nom des cordages et des voiles, et la manœuvre et le vent !...

Donc, c'était un marin. Quand on a cela dans le sang, on ne peut pas faire d'autre métier.

Et peut-être l'avait-il déjà rencontré dans quelque port de la côte ou en pleine mer ?...

Mais qu'était-il ?... Matelot ? Pêcheur ? Officier ?...

Il avait dans les vingt-trois ans, maintenant, comme son gars, son beau Sylvestre, il devait donc être dans la marine de l'État !

Et c'est à toutes ces choses que songeait le patron Karadeuc, quand son mousse et son matelot le voyaient si sombre.

Et cela l'avait repris plus fortement après sa conversation avec le curé.

Cependant, on pêcha toute la nuit ; et, le lendemain, on alla vendre le poisson à Saint-Malo.

Puis le vent étant bon, Karadeuc décida de revenir à Cherbourg.

Pourquoi avait-il choisi Cherbourg quand il s'était agi de s'expatrier de Trévenec ? Il avait hésité entre Cherbourg et Granville ; il voulait quitter la Bretagne, mais ne pas trop s'éloigner de Trévenec.

Cherbourg l'avait emporté, parce que, à Cherbourg, il y a l'arsenal et que, dans les bassins de cet arsenal, on conserve les vieilles carcasses des navires de judis.

Et le sien justement, celui commandé par le mari de la marquise, était là : une frégate à peu près rongée par l'humidité.

Le dimanche, il allait la voir souvent, son Sylvestre à la main, et il contait au petit les histoires de ses voyages.

C'était sa consolation que ce Sylvestre : il avait bien une demi-douzaine d'autres enfants, des gars, des filles. Tout cela avait quitté depuis longtemps le nid, s'était marié, avait de si nombreuses nichées qu'il y en avait toujours trois ou quatre à se faire gâter par la grand-mère à Cherbourg.

Karadeuc les aimait bien et leur confectionnait des petits bateaux, et leur distribuait à chaque trimestre sa pension de quartier-maître ; mais son grand amour était pour Sylvestre.

Ce Sylvestre était venu au monde doux et aimant : un cœur de femme tendre dans un corps de colosse ; car il était vraiment superbe, taillé comme une statue antique, la poitrine large, un peu proéminente, les membres admirablement proportionnés, et une petite tête de fille sur laquelle sa moustache roulée faisait le plus drôle d'effet. Il avait la peau brune, les yeux et les cheveux d'un noir de jais, et une expression douce, naïve...

— Celui là, avait annoncé Mme Karadeuc durant toute son enfance, tu n'en feras pas un matelot.

Et Karadeuc croyait bien, en effet, qu'il était trop fille pour cela.

Mais Sylvestre ne s'avisa-t-il pas, à huit ans, de se cacher sur le bateau de son père qui partait pour la pêche ?

— Moi aussi, déclara-t-il, je veux aller en mer.

Et ils ne se quittèrent plus. Sylvestre consentait bien à fréquenter l'école ; mais, dès qu'il était libre, il courait au port pour retrouver son père.

A quinze ans, plus d'école, heureusement ! Rien ne pouvait plus séparer le vieux père et le jeune gars.

Et il s'écoula plusieurs années très douces pour Karadeuc ; à cette époque, le souvenir de Trévenec ne l'abandonnait certes pas, mais le tenaillait bien moins. Il n'était responsable de rien, en somme, il n'avait fait qu'obéir.

Et il se laissait aller au bonheur de posséder un fils qui était son ami.

Car ils vivaient comme deux amis, sans se dire beaucoup de paroles de tendresse ; ils étaient au bout de leur rouleau quand ils avaient crié avec un petit sourire :

— Eh ! le gars...

— Eh ! le père...

Mais enfin ils ne faisaient qu'un, se comprenaient au regard pour la manœuvre.

Aussi, quel chagrin quand l'âge était venu de se séparer ! Il avait fallu se dire adieu, voir le gars s'embarquer sur un cuirassé...

Et, depuis, des nouvelles de loin en loin ! Des lettres d'une foule de pays...

Or, deux jours après, comme le bateau de Karadeuc doublait le cap de

la Hague, on aperçut, très loin, une masse noire qui filait vers Cherbourg.

— C'est-il sur un comme ça qu'est votre fils, Monsieur Karadeuc ? lui demanda le mousse.

Karadeuc s'était vivement redressé ; et, se faisant un abat-jour de ses mains, il essayait de deviner quel genre de navire passait là-bas, si pesant que, malgré un temps un peu rude, les mâts n'avaient pas la plus légère déviation.

Mais il filait à toute vapeur et bientôt ne fut plus qu'une tache.

— Oui, ça doit être sur un comme ça qu'est mon gars ; mais il est dans la Méditerranée, lui.

Et Karadeuc eut un sourire mélancolique.

Le soir, ils arrivaient à Cherbourg : au moment où ils entraient dans le bassin du Commerce, Karadeuc entendit un appel qui le remua tout entier.

— Eh ! le père ?...

Hein ? son gars était là ?... Avait-il bien entendu ?... Quelquefois, on s'imagine entendre tant de choses au milieu des bruits de la mer !...

Et il oubliait la manœuvre pour regarder au milieu des ombres qui bordaient le quai, la promenade instinctive des hommes de mer qui n'ont pas plutôt quitté leur bateau qu'ils reviennent faire un tour dans les environs.

Ah ! quel coup d'émotion ! C'était bien lui, son Sylvestre, se dandinant en suivant la marche du bateau de pêche, et demandant déjà :

— Qué qu'tas pêché ?

— Ça va, ça va, un bon coup !... Mais c'est-il bien possible que ça soit toi ?...

— Eh oui, c'est moi !

Il n'en revenait pas, le pauvre père ! Quelle surprise après cette lettre où Sylvestre annonçait qu'on ne le verrait peut-être pas avant un an... Mais ça ne l'étonnait pas, pourtant, des tours à son Sylvestre. Est-ce qu'il n'était pas capable de tout, son Sylvestre ?

— Gamin, va.

Et le père oubliait complètement la barre ; il fallut que son matelot passât derrière lui en le bousculant.

Le bateau longeait le quai, et le père, debout, n'était séparé que par quelques pas de son fils qui se penchait pour causer ; et il ne disait rien.

Et soudain, Karadeuc crut encore qu'il avait vu ; sûrement les reverberes se moquaient de lui.

— Qué qu'tas donc à la manche, mon gars ?

Car enfin, si ses vieux yeux ne le trompaient pas, c'était bien deux barres rouges qu'il voyait au bas de la manche de son fils.

— Mais oui, père, je les ai. On va te conter ça.

Les galons de quartier maître !... Déjà ?... Et lui qui, jadis, avait mis près de trois ans à les gagner !...

— Ah ! ce Sylvestre !

Le bateau abordait enfin, contre un autre bateau qui était déjà à quai, Karadeuc l'eut vite enjambé, laissant à son matelot le soin de décharger le poisson pour le vendre le lendemain.

Et il était dans les bras de son Sylvestre qui avait descendu l'escalier.

Et il avait toutes sortes de choses à lui demander, là, tout de suite ; et il n'en disait aucune, tellement il était bouleversé. Son fils, quartier-maître !

Ils étaient remontés sur le quai et filaient à la maison.

— Tu as déjà vu la mère ?

Oui, il avait vu la bonne vieille, qui avait failli se trouver mal en l'embrassant, puis qui avait gémi tout de suite contre son homme, qui s'obstinait à s'en aller risquer sa vie en pleine mer, quand il aurait été si facile de ramasser de l'argent, dans la rade même, ne fût-ce qu'à conduire les étrangers à la digue...

— Bon ! bon ! interrompit Karadeuc avec un gros rire, c'est sa marotte.

Et alors deux bons gros baisers à sa vieille mère, et il était revenu sur le port, s'imaginant que son père arriverait à la marée.

— Tu m'avais donc deviné !

— Oui, je comptais bien sur toi.

Ils marchaient, se tenant par le bras, balancés dans le même dandinement. Et Karadeuc regrettait qu'il ne fût pas jour, que tous les amis qu'on rencontrait ne vissent pas les galons rouges de son gars.

Cependant deux camarades de Sylvestre les arrêtaient en face du pont de fer, et on alla boire un verre pour arroser ses beaux galons.

Ils arrivèrent enfin devant la petite boutique de fruiterie qu'en femme vaillante et en grand-mère prévoyante, Mme Karadeuc tenait depuis leur installation à Cherbourg.

Elle était d'une humeur massacrant, Mme Karadeuc ; c'était comme un fait exprès, la boutique ne désemplissait pas ; elle avait à peine pu allumer son fourneau depuis une heure et le friot n'était pas encore cuit.

Ah ! ce qu'elle regrettait de ne pas avoir fermé la boutique, ou envoyé tous les clients au diable !...

— Enfin ! c'est heureux que tu consentes à revenir ! cria-t-elle.

Et elle n'embrassait même pas son homme qui s'avancait bien gentiment vers elle. D'habitude, lorsqu'elle grognait, au retour de ses expéditions en mer, il lui criait :

— Silence, hein !

Et il l'apaisait en lui donnant l'argent de sa pêche ; puis, il s'esseyait, dans son coin en hiver, devant la porte en été, et il allumait sa pipe.

Mais, ce jour là, il éclata de rire.

— Allons, femme ! ne te fâche pas, tu laisserais brûler le diner.

Elle courut à son fourneau, secouant son corps tassé de vieille, souleva le couvercle de ses casseroles :

— Tu vas bien manger, va, mon Sylvestre ?

Et elle se brûlait pour goûter, puis mettait le couvercle tout en bougonnant :

(A suivre).

Envoyez vos commandes dès maintenant.

Mesdames et Messieurs.—Soignez vos propres intérêts. Il vient d'être découvert un remède vraiment merveilleux pour faire pousser les cheveux et pour la beauté du teint. Dans six semaines de temps, cette nouvelle préparation fait pousser les cheveux sur la tête la plus chauve; elle a le même effet pour la barbe. Les dames ne devraient pas manquer de se procurer ce tonique si elles tiennent à une belle chevelure. J'ai aussi une superbe préparation pour blanchir le teint, qui, dans un mois, mettra votre peau aussi blanche que possible. Il ne nous est jamais arrivé de vendre deux bouteilles de cette préparation à personne, car une seule bouteille avait suffi pour remettre le teint. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le teint une fois blanc, retient pour toujours sa blancheur. Elle enlève également les rousseurs. La préparation pour les cheveux se vend 50c la bouteille, et celle pour le teint la même chose. Nous envoyons chaque commande, sur reçu du montant, sans frais extra. Adressez vos commandes à

R. RYAN,

350 GILMOUR ST., OTTAWA, ONT.

P. S.—Nous acceptons les timbres de poste pour de l'argent; mais les personnes qui font une commande, nous rendraient un grand service, en ordonnant pour un dollar à la fois, car cela représente la quantité du remède qu'il faut pour obtenir une guérison, et nous cause moins de trouble dans l'expédition des commandes.

**CAPITALISTES - -
- - SPECULATEURS**

VOUS FEREZ BIEN . . .

D'ACHETER

. . . PAR L'ENTREMISE

— DE —

FRED. R. ALLEY,

116 Rue St-Jacques

TELEPHONE 1251

MONTREAL.

VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT.

VIN MARIANI



ADELINA PATTI.

A Monsieur Mariani,

En souvenir de son excellent vin de Coca.

ADELINA PATTI MOLINI.

Depuis au-delà de trente ans, tous les médecins prescrivent le **Vin Mariani**

POUR LE CORPS ET L'ESPRIT.

C'est un vin recommandé dans tous les grands hôpitaux de Paris. Il est nourrissant, fortifiant, et refait le système tout entier. Son goût exquis le rend particulièrement agréable. Chaque essai prouve son efficacité.

C'EST LE MEILLEUR DE TOUTS LES VINS.

LAWRENCE A. WILSON & CIE,

Sont les seuls agents du Canada pour ce vin, ainsi que pour le champagne "Gold Lack."

28 ET 30 RUE DE L'HOPITAL, - MONTREAL.

THEATRE-ROYAL

Semaine commençant lundi, le 1^{er} Décembre.
Après-midi et soir.

Grande production réaliste de A. Y. PEARSON :

"THE POLICE PATROL"

Représentée dans tous les détails, telle qu'annoncée

Prix—10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan de la salle visible au théâtre de 9 h. a.m. à 10 h. p.m.

Semaine suivante: THE SOUTH BEFORE THE WAR.

QUEEN'S - THEATRE

LA SEMAINE DE NOEL

avec matinées Mardi, jour de Noël, Mercredi et Samedi

A GAIETY GIRL

par la troupe de M. GEORGES EDWARDS du Theatre du Princes de Galles à Londres, (400 représentations) et du Theatre Daly à New-York, (200 représentations).

LE GRAND SUCCES EN ANGLETERRE

Prix : Soir 25c, 50c, 75c, \$1.00 et \$1.50.

Sièges maintenant en vente au théâtre de 10 h. a.m. à 10 h. p.m. ; chez Shaw, 228 rue St-Jacques ; chez Sheppard et aux hôtels.

Telephone 4032.

Venant : MARIE BURROUGHS.

AUX DAMES SERVEZ VOUS DE

VIDO

EAU DE BEAUTE

UN SPECIFIQUE

CONTRE TOUTES LES MALADIES DE LA PEAU

PRIX \$1.00

SAVON ZOPORINE
pour les Cheveux

ET LE CUIR CHEVELU

La seule préparation pour enlever les pellicules de la tête et pour rendre la souplesse aux cheveux. Il dégage le cuir chevelu de l'action couasine des sueurs, et leur laisse un parfum agréable et vivifiant.

A VENDRE CHEZ

LECOURS, coin des Rues Craig et St-Denis.
DECARIE, coin des Rues Ste-Catherine et St-Denis.

LEONARD, 113 Rue St-Laurent.
CHARRON, 1978 Rue Notre-Dame.

EN GROS CHEZ

LYMAN, KNOX & CO.,

LYMAN, SONS & CO.

A VENDRE

Un Magnifique TERRAIN

VACANT

Situé sur la rue St-Denis

Dans le Quartier St-Denis

Grandeur : 50 pieds de front par 127 pieds de profondeur

AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU . . .

No 516 RUE CRAIG

Montréal, 25 Octobre 1891.

Le SAMEDI plus populaire que jamais, indique toujours les bons magasins où l'on trouve des marchandises bonnes, bien faites et à bon marché. Aussi ne manque-t-il jamais d'indiquer le grand magasin qui se trouve dans le block du Balmoral, portant le même nombre que l'année 1891.

On y trouvera des

FOURRURES

en tous genres et aux prix les plus bas du marché.

LES MANTEAUX, COLERETTES, TOURS DE COU (minors), MANCHONS,

en seal, mouton de perse, chinchilla, castor, hermine, etc. etc., manufacturés par les meilleurs ouvriers, sont maintenant offerts au public.

L'assortiment est maintenant au grand complet et mérite la peine d'être vu.

Venez en très grand nombre pour le voir. Une visite vous convaincra.

EDWARD STUART

1894 Rue Notre-Dame En vente aux bureaux du SAMEDI.

JEU DE POKER!

AUX LECTEURS DU "SAMEDI".

Le SAMEDI vient de publier un code contenant tous les derniers règlements du Jeu de Poker. Ce volume qu'on peut mettre dans sa poche est imprimé sur papier de luxe et très bien relié. Nous invitons tous nos lecteurs à nous donner leur commande immédiatement, vu que le tirage en est limité. Nous ferons une remise libérale à tous nos agents qui voudraient s'en procurer pour vendre chez eux.

Prix du volume, 25 centins,

Franc de port.

Primes du "Samedi"

COUPON

No 4

Numéro du

22 DECEMBRE

1891

Les Cheroots

de Fortier

5 pour 10 cts.

TOUS TABAC IMPORTÉ. VENDU PARTOUT.

LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE

1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

mai 12-95

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS **DU**
DR GORDERRE



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.

A. S. R. BROUSSEAU, I.D.S.

av. 1-95 No. 7 RUE ST-LAURENT MONTREAL.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 27 octobre 1894

36,967

BUREAUX

71 et 71a Rue St-Jacques, Montreal.

IL Y A

Allumettes et allumettes

Quand vous aurez fini de les essayer vous reviendrez, comme tout le monde, aux

ALLUMETTES DE E. B. EDDY

Si bonnes et si connues

21 juil. '95.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)

MONTREAL

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Etranger.

Oct. 6-95

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA
Tonique puissant pour guérir:
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE ÉPUÏSEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU, Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

JOSEPH BROUSSEAU

Marchand de Bois de Sciage

Constamment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Pruche, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE
Telephone 6166 mai 1-95

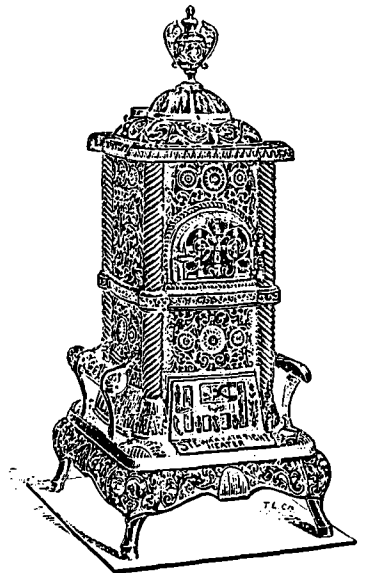
A. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.

DE LORIMIER & GODIN
AVOCATS

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,

TÉLÉPHONE 1937. MONTREAL avril 7-95

Une chaudière de charbon suffit pour tenir le poêle allumé pendant 24 heures



Le plus joli de tous les poeles qu'on a faits jusqu'a ce jour.

Poeles 'Fin de Siècle' -ET- 'Up to Date'

POELES DE PASSAGES!

Ces poeles sont jolis et scientifiques; dépensent peu de charbon, et se vendent à des prix tres bas.

GRAVEL & BOULARD

306 et 308 Rue St-Laurent

(Un peu plus haut que la rue Ste-Catherine.)

UN TONIQUE SOUVERAIN

L'EMULSION BOULANGER,

Reconnue comme le meilleur remède contre l'Amalgissement, les Rhumes, Bronchites, Maux de Gorge, Débilité et Consommation.

C^{ie} Coloniale



CHOCOLATS



QUALITÉ SUPÉRIEURE

Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris

DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTE
CHOCOLAT

Planteur

COMPOSÉ UNIQUEMENT de CACAO et de SUCRE

A PARIS

Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. - Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada. LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.